



En famille

Sébastien Maillard avec ses deux enfants, Katline (en haut), Emma (en bas), et son épouse, Karine: le bonheur est dans leurs yeux.

Après tout ça, être vivant, papa, sportif, c'est génial!

Le 1^{er} mai 2000, Sébastien Maillard était brûlé à 92% par l'explosion d'un réservoir de camion. Il aurait dû mourir, or il a eu deux enfants, fait de l'escalade et des marathons

Philippe Dubath Texte
Chantal Dervey Photos

D'abord, c'est irrésistible, on scrute son visage comme on découvre une forêt, un livre, un paysage nouveau. On veut comprendre chaque détail, approcher l'étrangeté des traits. Puis la curiosité s'en va et on ne voit plus, assis en face de soi, qu'un homme et son sourire de lumière, un homme et son regard jeune, vivant, heureux. L'homme s'appelle Sébastien Maillard, il a 33 ans, il a failli ne jamais atteindre l'âge de 23 ans.

Le 1^{er} mai 2000 au matin, quand il part au travail dans un garage de Monthey, il est un sportif plutôt doué, un volleyeur de première ligue nationale qui savoure chaque match, chaque passe réussie; il est aussi un futur marié. Les faire-part sont partis, il vit avec Karine un amour fusionnel qui doit les mener tout naturellement au mariage en juin. Vers 10 h, il attaque la réparation du réservoir d'un camion militaire. «Dans cet atelier pas très bien équipé, pour être concurrentiel, on devait exécuter des travaux sans prendre les mesures de sécurité qui faisaient perdre du temps. J'ai chauffé la tôle du réservoir au chalumeau pour l'assouplir, normalement le mazout ne peut pas s'enflammer. Mais c'était un camion militaire, et pour éviter le gel, il y avait de l'essence dans le mazout. Je ne le savais pas. Je me suis retrouvé en une fraction de seconde face à un lance-flammes. Dans le lance-flammes.»

On demande à Sébastien si la narration du drame l'ennuie, si elle lui est pénible. Mais non. Il en parle volontiers. D'ailleurs il le fait dans des conférences, au cours de rencontres avec des accidentés qu'il faut rassurer, avec des pompiers qu'il faut instruire, avec des médecins qui veulent savoir comment

faire pour sauver, peut-être, un jour, un autre Sébastien Maillard. «Mon sauveur à moi, c'est Vincent Ribordy, le médecin de la Rega qui est arrivé une heure après en hélicoptère. Les premiers secouristes étaient comme impuissants, sidérés; moi, j'étais là, à quatre pattes, un employé m'avait éteint à l'extincteur, un autre m'avait arrosé d'eau, j'entends encore le ruissellement sur mon corps. Je n'avais pas mal, sauf aux fesses; j'ai appris plus tard que j'étais brûlé au troisième degré sur 92% de mon corps, mes terminaisons nerveuses étaient donc détruites. Je n'avais pas mal physiquement mais mon esprit fonctionnait très lucidement, et ma grande douleur alors, c'était de sentir ma vie, mon mariage, s'écrouler.» Et pourquoi le Dr Ribordy est-il le sauveur, le faiseur de miracles? «Il m'a dit des mois plus tard que c'était le dernier moment pour agir, que mon corps était un vrai champ de bataille, que j'étais noir d'un bout à l'autre, mais qu'il voulait me sauver à tout prix. Il a décidé que j'arriverais au CHUV vivant. Il a trouvé une vague veine intacte sur mon pied, il m'a per-

fusé et endormi; puis comme mon corps n'était plus en état d'assurer seul ma respiration, il a réussi, dans le fracas de mon thorax, à trouver un passage pour m'intuber. Il ne pouvait pas faire de trachéo, il ne voulait pas prendre de risques, en raison des infections qui menaçaient puisqu'il y avait de la graisse, du mazout partout. Il n'a pas fait que son métier, il a fait bien plus.»

D'autres soignants, du plus petit au plus grand, feront encore beaucoup pour Sébastien. Et Sébastien fera beaucoup pour lui-même, pour vivre, pour traverser une centaine d'anesthésies générales, pour accepter une quarantaine d'opérations majeures, des greffes de peau à répétition, pour sortir définitivement du CHUV un an et demi plus tard, en chuchotant à peine, cordes vocales sauvées par miracle, avec des souvenirs qui parfois le font sourire. «Je sais, depuis, qu'il est bon et nécessaire de parler à quelqu'un qui est dans le coma. Pourquoi ai-je rêvé que j'étais à Roland-Garros dans l'équipe qui veillait sur la santé de Martina Hingis? Parce que ma tante, on me l'a dit plus tard, était

revenue de Roland-Garros, m'avait raconté l'ambiance du tournoi et ramené une balle de là-bas. Je n'avais rien entendu consciemment sur le moment, mais il n'empêche que j'en avais rêvé!»

Noces en pansements

Revenons en 2011, en février. A maintenant. Dans la cuisine de la maison d'Ollon, les photos, les dessins, tout dit la vie de famille. Car Karine, oui, après le drame, a choisi de rester la fiancée de Sébastien: «Je lui avais dit, du fond de mon lit, qu'elle pouvait s'en aller, qu'elle devait se sentir libre de choisir. Elle est restée, et nous nous sommes mariés en février 2001. Les infirmières du CHUV m'ont aidé à enfiler ma veste de costume et ce ne fut pas facile, j'avais les deux mains bandées, dodues comme des ballons!» Puis sont venues - «naturellement, ce qui n'était pas une certitude absolue» - Katline et Emma, 8 ans et demi et 6 ans. Est aussi revenu le sport, auquel Sébastien, dans les premiers temps du retour à la vie, n'osait même pas songer. «J'étais vivant, c'était déjà beau. Mais surtout je me sentais le même. Sous un autre visage, avec des fragilités, des incertitudes, oui, mais le même homme aimant la vie et le sport. Alors le sport s'est refait une place dès que j'ai remarqué. Le premier geste, ça a été la course à pied. Je m'étais un peu entraîné, j'étais apprenti à Sion - quatre ans d'apprentissage d'informaticien - et, en rentrant, j'ai vu qu'il y avait le Tour du Chablais. Je l'ai fait. 9 km 500. On était en 2004. Puis des potes se sont entraînés avec moi. J'ai retrouvé ensuite le vélo avec un équipement spécial pour mes mains, puisque j'ai des doigts amputés. J'ai fait le Grand Raid Cristalp, pas le grand parcours, juste Hérémence-Grimentz. J'ai réussi, puis je l'ai refait, trois fois. Je ne pensais pas!»

Suivent d'autres projets sportifs. «L'an passé, avec mon ami Sylvain, nous avons

voulu nous tester sur le marathon Nice-Cannes avant de nous lancer sur celui de New York. On pensait faire 3 h 30, on a fait 3 h 27. Pareil à New York. Supercontents. Après tout ça, être vivant, papa, sportif, c'est génial!»

Sébastien le cas à part s'est aussi remis au volley. Et à l'escalade. Il aimerait bien faire un Ironman - natation, vélo, marathon -, mais dans un endroit pas trop chaud. Car sa nouvelle peau, née des innombrables prélèvements effectués sur ses pieds - petit jardin épargné - et cultivés en laboratoire, ne transpire pas et doit être rafraîchie abondamment, sans quoi la température de son corps monte à 40 degrés. Quand les autres arrivent trempés de sueur au bout d'une course, lui, il arrive avec un T-shirt séché par sa peau...

«J'avais dit à Karine qu'elle devait se sentir libre de choisir. Elle est restée, et nous nous sommes mariés»

A-t-il un rêve, cet homme qui revient de nulle part, ou de tout? «J'ai tout, déjà. Karine - si elle n'avait pas été à mes côtés, qui sait ce que je serais devenu? - mes filles fabuleuses, le plaisir du sport, du travail. C'est comme avant.» Avec quelque chose en plus? «La confiance en moi. Avant je n'osais pas m'exprimer en public. Maintenant, je raconte ce qui m'est arrivé sans trac, sans peur.»

Et c'est aussi sans trac et sans peur que le soir, en guise d'histoire avant de dormir, la petite Katline a longtemps demandé à son papa de lui raconter, et de lui raconter encore, l'histoire de son accident. Une histoire vraie, et pourtant invraisemblable, et qui finit bien. Non: qui continue bien.



Au Marathon de New York en novembre 2010, sur le Glacier des Diablerets avec l'ami Sylvain le 6 février 2011: Sébastien Maillard est un grand sportif.